

A portrait of Gulbahar Haitiwaji, a woman with long dark hair, looking directly at the camera with a serious expression. She is wearing a dark, textured sweater. The background is solid black.

**GULBAHAR HAITIWAJI
ROZENN MORGAT**

**RESCAPÉE DU
GOULAG CHINOIS**

ÉQUATEURS

RESCAPÉE DU
GOULAG CHINOIS

Gulbahar Haitiwaji
Rozenn Morgat

RESCAPÉE DU
GOULAG CHINOIS

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-825-9.

Dépôt légal : janvier 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À tous ceux qui n'ont pu en réchapper.

À Fanny, Gaétane et Lucile, des femmes libres.

« Grâce à la formation professionnelle¹, les élèves ont pu réfléchir à leurs erreurs et saisir l'essence et les méfaits du terrorisme et de l'extrémisme. Ils ont amélioré leur conscience nationale, leur conscience civile, leur conscience de l'État de droit et ont adhéré à la communauté de la nation chinoise. Ils distinguent mieux le bien du mal et résistent désormais à la pensée extrémiste. [...] Ils ont confiance en l'avenir². »

« Personne ne peut empêcher le Xinjiang d'avancer vers la stabilité, le développement et la prospérité³. »

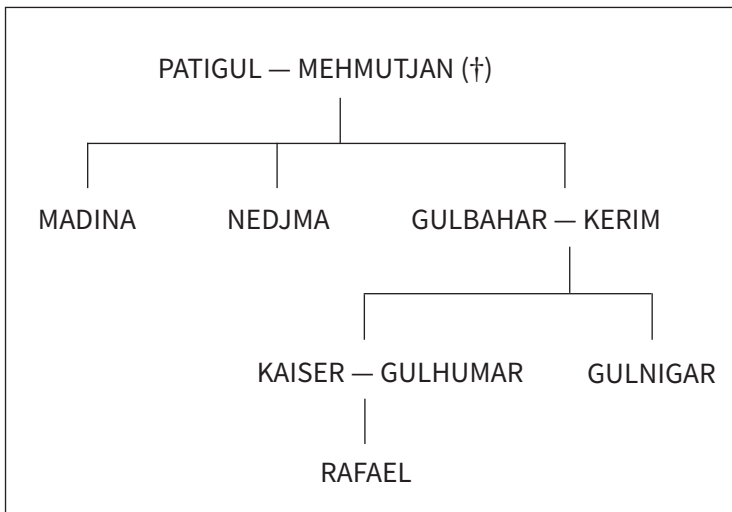
1. Les camps de rééducation chinois au Xinjiang.

2. Extrait d'un entretien de Shohrat Zakir, président de la région autonome du Xinjiang et chef adjoint du Parti communiste chinois au Xinjiang, à l'agence de presse Xinhua, le 16 octobre 2018.

3. Shohrat Zakir, président de la région autonome du Xinjiang, lors d'une conférence de presse sur le Xinjiang tenue par le Bureau d'information du Conseil d'État à Pékin, le 9 décembre 2019.



Carte de la région autonome ouïghoure du Xinjiang.



Arbre généalogique de la famille de Gulbahar.

Avant-propos

Gulbahar a survécu à la déportation. Elle a enduré des centaines d'heures d'interrogatoires, la torture, la malnutrition, la violence des policiers, le bourrage de crâne. Sur la base d'une photo de sa fille dans une manifestation de la diaspora ouïghoure à Paris, la Chine l'a condamnée à sept ans de camp de rééducation au terme d'un procès qui a duré neuf minutes et qui s'est tenu au bout d'un an de détention, sans l'ombre d'un juge ni d'un avocat. Seule dans le box des accusés, face à trois policiers. Après avoir longtemps cru qu'elle serait exécutée, la certitude qu'elle mourrait dans un goulag du Xinjiang l'a alors envahie. Personne, ni la France, où elle vivait en exil depuis dix ans, ni ses filles et son mari, Gulhumar, Gulnigar et Kerim, tous trois réfugiés politiques là-bas, ne pourrait venir à son secours. Elle a cru que le piège dans lequel la Chine l'avait attirée se refermait pour toujours sur elle.

Dans son for intérieur, Gulbahar vivait écartelée : fallait-il témoigner à visage découvert ou rester dans l'anonymat pour protéger les siens ? Lors de nos discussions dans son appartement de Boulogne, prudente, elle semblait résignée à taire sa véritable identité.

Gulbahar est née dans une famille de Ouïghours installée depuis des générations au Xinjiang. Comme elle, ses ancêtres ont grandi sur cette terre de désert et d'oasis riche en pétrole, traversée pendant des siècles par de profonds troubles géopolitiques qui lui ont valu de connaître – hormis quelques brefs épisodes d'indépendance – de longues périodes d'annexion de la Chine. L'arrivée des communistes a abouti au rattachement du Xinjiang¹ à la République populaire de Chine en 1955 sous le nom de « région autonome du Xinjiang », ce qui signifie « nouvelle frontière » en mandarin. Depuis, ce gigantesque territoire (trois fois la superficie de la France) subit une colonisation en règle des Hans, l'ethnie majoritaire du pays. Au fur et à mesure du développement des raffineries, les villes se sont étendues sous les coups de pelleteuses chinoises, le rouge du communisme les a envahies avec force lampions, banderoles et drapeaux, et les Ouïghours ont commencé à subir, de petites intrusions en grandes discriminations, les prémices de ce qui aujourd'hui n'est autre qu'un génocide. Un jour de mai 2006, fatiguées de voir leurs perspectives d'avenir se réduire comme peau de chagrin, Gulbahar et sa famille sont parties s'installer en France.

Parce que les Ouïghours pratiquent un islam sunnite, que leur culture prend sa source dans des racines turciques et non chinoises et que la Chine les a absorbés tardivement, la frange séparatiste (minoritaire) de l'ethnie revendique son indépendance sous le drapeau bleu ciel du Turkestan oriental. En 2009, les émeutes d'Urümqi, où plusieurs centaines de Hans et de Ouïghours ont péri, ont

1. Le Xinjiang est aussi appelé Turkestan oriental par les Ouïghours séparatistes.

fait basculer la région dans une répression d'une violence inédite. Ses dirigeants l'ont dotée d'un impressionnant arsenal de surveillance et de contrôle : des armées de caméras usant de la reconnaissance faciale, des dispositifs policiers à tous les coins de rue et, à partir de 2017, des camps de rééducation. Dans le même temps, la région est devenue l'endroit le plus surveillé du monde et l'une des pièces maîtresses des « nouvelles routes de la soie » de Xi Jinping. Porte d'entrée vers l'Asie centrale, le Xinjiang partage ses frontières avec huit pays. Il est devenu un verrou stratégique pour le titanesque projet d'infrastructures visant à relier la Chine à l'Europe. Ceci est tout sauf une coïncidence. À ce jour, Amnesty International et le Human Rights Watch estiment que plus d'un million de Ouïghours sont ou ont été déportés dans ces camps. La Chine, elle, persiste à les désigner comme des « écoles » où les professeurs entendent « éradiquer le terrorisme islamiste » des esprits des Ouïghours.

Gulbahar n'a jamais nourri le moindre intérêt pour la politique de son pays. Elle le dit sans mépris, avec une pointe de fierté : quand elle évoque sa religion, elle parle d'un islam « de paix », d'un islam « modéré ». Elle n'est donc ni une indépendantiste ni une « terroriste islamiste ». Pourtant, elle aussi a été envoyée dans les camps. C'est là toute l'hypocrisie et la perversité du système concentrationnaire chinois qui cherche non pas à punir la minorité extrémiste ouïghoure mais à faire disparaître l'ethnie entière, y compris ses membres exilés à l'étranger comme Gulbahar.

Un matin de novembre 2016, Gulbahar a reçu un mystérieux appel en provenance du Xinjiang. Un employé de son ancienne entreprise lui demandait de revenir. « Pour des formalités administratives », « des papiers en vue de

vosre retraite anticipée », a-t-il précisé. Gulbahar ne s'est pas méfiée, pas assez. Quelques jours plus tard, elle atterriissait à Urümqi et son calvaire commençait : les autorités lui ont confisqué son passeport, l'ont jetée dans une maison d'arrêt puis, après des mois passés dans une cellule sans avoir été jugée, l'ont déportée dans un camp.

Là-bas, dans les camps, la rééducation a ceci de systématique qu'elle s'applique à détruire toutes ses victimes avec la même méthode. Elle commence par déposséder chacun de sa singularité. Elle prend votre nom, vos vêtements et vos cheveux. Ainsi, plus rien ne vous distingue des autres. Elle s'empare ensuite de votre corps en le soumettant à son rythme infernal : onze heures par jour, dans des classes sans fenêtres, où des professeurs vous font répéter inlassablement la gloire du Parti communiste. Si vous vous arrêtez, on vous punit. Alors, vous continuez à répéter jusqu'à ne plus rien ressentir, ne plus rien penser. Vous perdez la notion du temps. De l'heure d'abord, des jours ensuite.

Dans le salon de Boulogne, entourée de sa fille Gulhumar et de moi-même, Gulbahar revivait ces moments de vide. Elle se concentrait, les sourcils légèrement froncés, la mine grave. Qu'a-t-elle ressenti quand les gardes l'ont enchaînée vingt jours à son lit? « Rien », me répondait-elle avec l'air inquiet d'une personne qui soupèse l'étrangeté de sa réponse. Quand on l'a fait monter dans un camion une nuit glacée de décembre, sans lui dire où on l'emmenait, Gulbahar a cru qu'on la fusillerait au milieu du désert enneigé. Et là, qu'a-t-elle ressenti? Rien non plus. « À cet instant, j'étais déjà morte de l'intérieur. » Et quand on lui a annoncé sa libération? « Je suis restée dos au garde, sur ma couchette. »

À mesure de sa « rééducation », ses émotions humaines s'en étaient allées. L'intimité de nos conversations l'aidait à les recouvrer. Sous le regard ému de sa fille, la principale actrice de sa libération, la traductrice de nos échanges, Gulbahar jouait chaque scène de son drame. Elle prenait la grosse voix grave du chef des policiers ou celle, inquisitrice, du faux juge qui l'a condamnée. Quand les mots lui manquaient, elle se levait du canapé pour mimer la démarche encombrée que donnent les chaînes fixées aux chevilles ou celle, rigide, des défilés militaires. Elle déambulait de sa démarche martiale dans le salon, bien droite, les bras le long du corps. Elle pivotait vers nous, et partait d'un grand éclat de rire communicatif. « C'est ridicule, hein? » On riait. En se moquant d'elle-même et de ceux qu'elle avait rencontrés, c'est toute la folie du système des camps qu'elle mettait au jour.

Quand elle m'a raconté ses aveux donnés sous la contrainte à la police, Gulbahar a été prise d'un fou rire incontrôlable. Oui, bien souvent, la dérision et le rire qui l'accompagne la délivraient de son traumatisme.

Mais on ne guérit pas comme ça de la rééducation. Outre des séquelles physiques irrémédiables, Gulbahar reste une femme hantée. Hantée par l'idée que la Chine, même si elle l'a libérée au terme d'après négociations avec le Quai d'Orsay, viendrait frapper aux portes de sa mère, de ses sœurs, de ses frères et de ses amis restés au Xinjiang. En dénonçant haut et fort les sirènes du Parti communiste chinois, la violence des policiers s'abattraient comme la foudre sur ceux qu'elle aime. Comme elle, ils seraient interrogés, emprisonnés, torturés, déportés. Comme elle, ils seraient traités de « criminels » et de « terroristes ». Comme elle, ils sombreraient dans les camps, perdant leur

dignité humaine et avec elle, les souvenirs heureux, les souvenirs tout court, puis, petit à petit, l'envie de vivre. Non, elle ne voulait pas ça. Tout mais pas ça.

Un matin de septembre 2020, assise sur le canapé blanc de son appartement de Boulogne, Gulbahar s'est plongée dans les premières pages du livre. C'était un tout petit peu plus d'un an après sa libération, son arrivée à l'aéroport de Roissy, ses retrouvailles émouvantes avec Kerim, Gulhumar et Gulnigar. Au fil de sa lecture, cette vieille idée (celle d'afficher sa véritable identité dans le livre) lui est revenue. « Elle ne le dit pas encore, mais elle y réfléchit », m'écrivit sa fille. Quelques jours plus tard, Gulbahar avait fait son choix. « C'est mon histoire, je veux l'assumer jusqu'au bout. C'est mon devoir de Ouïghoure », a-t-elle dit. Elle voulait son vrai nom sur la couverture. Le risque qu'elle prend est immense. Nul ne peut commencer la lecture de son témoignage sans en avoir conscience.

Alors que la Chine, loin de freiner son entreprise concentrationnaire au Xinjiang, continue de déporter des Ouïghours dans des camps, alors qu'elle stérilise les femmes de l'ethnie et que ni l'ONU ni aucune délégation internationale n'ont pu à ce jour venir constater l'ampleur de ce génocide, Gulbahar, première rescapée libérée par la France, parle en leur nom dans ce livre. Qu'elle et sa fille Gulhumar en soient ici remerciées.

Rozenn Morgat.

Chapitre 1

Paris, 28 août 2016.

Ce soir-là, dans la chaleur étouffante de la fin du mois d'août, la fête fut magnifique. Sous les projecteurs, les conversations animées battaient leur plein. Les rires et le cliquetis de la vaisselle s'emmêlaient, formant une symphonie tumultueuse superposée à la mélodie des luths. Autour des chemins de table mauves envahis de bouquets de roses et d'hortensias, les convives se pressaient devant des salades de vermicelles multicolores, de grands tajines fumants et des corbeilles de samoussas, ces beignets de viande hachée et d'oignons.

Les mariages ouïghours ont ceci de particulier qu'on ne s'arrête ni de danser, ni de manger. Il ne faut manquer de rien. Toute la nuit, la musique enveloppe les conversations. On se lève de table pour se déhancher puis on se rassoit pour avaler un bol de *polo*¹ ou une tasse de thé. Jamais ma cuisine n'a autant ravi les convives. Ils étaient

1. Plat typique ouïghour composé d'agneau cuit dans de l'huile puis mélangé à du riz, des morceaux de carottes et d'oignons.

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

